

RYTHMIQUE

Les Idées du R. P. Dom Benoît de Malherbe sur « les Sources premières du Rythme et de la Musique ». — On l'a dit maintes fois : dès qu'il est question du rythme, il semble que l'on pénètre dans la tour de Babel. Les mots sont pris dans leurs acceptions rares, on en force le sens pour en faire des synonymes, et on essaie de concilier des antinomies. C'est ainsi que l'on a vu presque toujours confondre le rythme et la mesure qui, pourtant, s'opposent. Un bénédictin du Mont Olivet, le R. P. Dom Benoît de Malherbe, vient d'ouvrir des vues nouvelles sur cette vieille question. Ses théories sont fort intéressantes et seront, certainement, très discutées. En voici le résumé :

Ce qui fait une œuvre d'art, ce qui distingue d'une simple copie l'œuvre d'un artiste, c'est que nous y trouvons l'empreinte et comme la saveur de l'homme. Bossuet a dit : « Le plaisir de l'homme, c'est l'homme. » Et rien n'est plus juste. Or l'homme est un vivant, et la vie est mouvement. Le Rythme est l'ordonnance du mouvement en quoi l'homme s'épanouit et s'achève. C'est le rythme humain, c'est son rythme personnel que l'artiste imprime à son œuvre. La poésie exprimera le rythme de l'esprit; la musique exprimera le sentiment né du poème (et non l'idée même du poème), et enfin la danse exprimera l'émotion produite par ce sentiment. Ainsi, de cette triple expression naissent trois arts, intimement unis à l'origine, comme sont intimement unis les trois rythmes, aspects différents du même homme qu'ils expriment. Séparer ces arts, c'est les diminuer. Notre civilisation, en les divisant, n'a sans doute point accompli, comme on le croit, un progrès. Ne voyons-nous pas un Wagner poursuivre toute sa vie la synthèse des trois arts du Rythme dans ses drames? Les anciens ne concevaient point qu'une poésie pût exister sans chant ni sans danse, sans musique et sans mouvement corporel traduisant dans l'espace l'émotion née du poème. La musique et la danse sont restées dans une étroite union, à tel point qu'un vieil auteur chinois a dit : « La musique, pour l'oreille, est sonorité pour l'œil, elle est attitude et danse. »

La musique règle la danse; mais la danse, à son tour, régu-

larise la musique. Entendons-nous sur le sens du mot *danse*. Ne le restreignons point comme on a coutume de le faire aujourd'hui. Souvenons-nous que Wagner a pu dire de la *Septième Symphonie* de Beethoven qu'elle était « l'apothéose de la danse ». C'est dans cette acception générale que Dom Benoît de Malherbe prend ce terme lorsqu'il dit que « pour qu'une mélodie soit bien rythmée, il faut que l'on puisse exprimer sa ligne par un mouvement chorégraphique harmonieux ».

Et c'est pourquoi Platon disait que « dans la musique, le rythme, le mouvement, était tout », comme saint Augustin, plus tard, définissait la musique « l'art des beaux mouvements ».

D'où vient donc la difficulté que les modernes éprouvent à définir le rythme, d'où vient l'impardonnable confusion entre les mots « rythme » et « mesure » ? Les Romains, lorsque les Grecs ont présenté leur métrique sous le nom de *rhuthmos*, ont traduit ce mot par le mot latin *numerus*, substituant ainsi à une idée d'écoulement une idée de mesure, de division arithmétique, si l'on peut dire en jouant sur les mots. On a perdu de vue l'essence même du rythme, qui est le mouvement, pour ne plus considérer que la durée dans laquelle s'éploie ce mouvement. La durée, remarque Dom Benoît de Malherbe, se laisse arbitrairement partager sans résistance et le résultat de cette division est la mesure. Les deux définitions s'opposent : rythme, division de la durée sonore selon les exigences du mouvement spatial de la mélodie; mesure, division arithmétique de la durée sonore, dans laquelle n'intervient aucun élément vivant. Ce conflit, nous en saisissons les manifestations par le *rubato*, par les variations perpétuelles que le musicien imprime à la mesure telle que la lui donne le battement du métronome.

De cet antagonisme entre le rythme et la mesure, Dom Benoît de Malherbe déduit qu'ils s'excluent l'un l'autre. Pour exprimer, dit-il, par une figure, les règles de ce rythme vivant, nous dirons qu'il faut chanter comme un oiseau vole; c'est-à-dire, par-dessus tout, tenir compte des intervalles. Le rythme est fonction de ces sinuosités de la ligne mélodique.

Telle est, en résumé, cette nouvelle théorie « chorégra-

phique » du Rythme. Le R. P. Dom Benoît de Malherbe l'a récemment exposée à la Sorbonne. Il traitera en automne quelques points plus limités et nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur ses idées, extrêmement intéressantes et qui, certainement, formeront bientôt la matière d'un volume que tous les musiciens liront avec fruit. N'en est-il pas encore beaucoup qui confondent le rythme et la mesure, hélas!

RENÉ DUMESNIL,

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — Pavillon blanc et flamme tricolore (1830).

A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — On est en droit de se demander comment il a pu se trouver quelqu'un pour écrire tout le fatras qui remplit le livre du major Thomas Coulson O. B. E., un éditeur sérieux pour le publier, et des journaux pour le vanter et en recommander la lecture.

Il est vrai que Sir Basil Thomson, l'homme à qui pendant la guerre étaient confiées la défense et l'application des lois de l'*Intelligence Service* britannique, a fait l'éloge du livre en question : *Mata Hari, courtesan and Spy* (1) (chez Harper, New-York et Londres, 1930).

L'ancien haut fonctionnaire de Scotland Yard s'exprime ainsi (2) :

Among the women spies who won notoriety during the Great War, Mata Hari was certainly the most interesting... Many absurdities have been written about her and major Coulson is to be congratulated upon having stripped away the fiction and having shown her as she was...

(Parmi les espionnes notoires de la Grande Guerre, Mata Hari fut sans doute la plus intéressante... Beaucoup d'absurdités ont été écrites sur elle et le major Coulson mérite des félicitations pour avoir détruit la fiction et avoir montré Mata Hari telle qu'elle était.)

Malheureusement pour l'auteur américain, Sir Basil lui-

(1) Titre à peu près littéralement emprunté à mon étude publiée au *Mercure de France*, oct.-déc. 1929, quelques mois avant le livre de Coulson, et parue ensuite en volume aux Editions Prométhée.

(2) Sur la fausse couverture du livre.